

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5ème étage, porte gauche. Mais ce matin là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4ème étage, et frappa porte gauche. A peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « *Enfin ! Je vous attendais* ».

Pour sûr ce n'était pas la voix grêle et chevrotante de cette pauvre Mme Dumont ! Quand on accumule les remplacements de nuit à l'hôpital et qu'on l'achève par la tournée de sa propre clientèle, au bout d'un certain temps, en manque de récupération, on finit par flotter, par être un peu zombie ! Et cet état, depuis presque un mois, était son quotidien. Alice Humbert en un éclair, pensa que ce genre d'erreur aurait également pu se traduire par une injection de morphine à la place d'un banal sédatif ou toute autre joyeuseté du même style !

La main encore sur la poignée de la porte, elle allait dire les mots indispensables à une bonne excuse, lorsque la voix reprit :

— *Rentrez, installez-vous à droite, mettez vous à l'aise... Je ne vous garderai pas longtemps !*

Hésitante, entre claquer la porte pour passer à autre chose ou prendre le temps de s'excuser poliment, Alice se rendit compte que cet appartement, identique à celui du dessus, était bien plus agréable, moderne, lumineux, aéré...

L'occupant des lieux apparut alors. Grand, brun, la quarantaine légèrement barbue, un catogan soulignait l'aspect svelte et dynamique de l'individu. La mine avenante et interrogative, il transportait à bras le corps, une statue féminine en albâtre qui contrastait avec sa chemise noire et son pantalon beige en velours côtelé.

— *Aujourd'hui, on va s'attaquer à l'ébauche ! Voilà votre support. Suivez-moi, et posez donc vos affaires sur une chaise ! Ah ! J'apprécie ! Ils sont en progrès !* Ajouta t-il en souriant et en la détaillant. *C'est bien la première fois que j'obtiens des Beaux Arts, un modèle comme je l'ai demandé...*

— *Désolée, mais je ne suis pas modèle, je me suis tout simplement trompée d'étage* répondit Alice en riant et en se tournant vers la porte. *Excusez-moi, on m'attend...*

— *Ce n'est pas possible, s'exclama t-il en levant ses bras en signe d'imploration et ouvrant grand les yeux. Pour une fois que je rencontre le modèle dont j'ai toujours rêvé, je*

*vous en prie, je ne serai pas long. Je mets simplement les volumes en place... Xavier! Excusez-moi, je ne me suis pas présenté, je m'appelle Xavier !*

Sa voix de basse était chaude et agréable. Alice hésita à le contrarier:

*— Alice Humbert, infirmière, très en retard pour mon dernier patient! Je n'aime pas ça être en retard...*

Déstabilisée par le quiproquo inattendu qui s'était installé, elle s'avança dans l'appartement, à la fois curieuse et confusément flattée par les paroles du peintre. Mais, encore hésitante.

De toute façon, avait-il dit, ce ne serait pas long et pour elle, heureusement, c'était la fin de sa tournée. La nuit de garde avait été harassante et routinière, la journée maussade s'éclairerait-elle par cette rencontre inattendue ?

Alors... Elle suivit Xavier.

Les cloisons des différentes pièces tombées, un véritable loft était né. L'espace de vie se structurait en deux pôles distincts dont un coin dédié à la peinture, opposé à un coin musique tout aussi important. Un piano à queue Steinway, comme celui de ses parents, béant, croulait de partitions et de tasses à café. Par contre l'espace peinture où se dirigeait Xavier avec sa statue, s'égayait de couleurs, de tubes dégageant d'acrylique sur des palettes irisées.

Sofas, tables, fauteuils et quelques toiles ébauchées ou vierges, complétaient un décor dont l'ambiance artistique confirmait une impression chaleureuse, aussi bohème que cossue.

La statue occupant maintenant le centre d'un drap noir au sol, marquait certainement le lieu où le modèle était attendu. Quelques toiles presque achevées entraperçues au passage faisaient penser à du Modigliani ou du Buffet.

*— Si vous pouviez enlever votre teeshirt? Oui, nue jusqu'à la taille, on est dans une production hellénistique!*

C'était clair et direct.

Partagée entre jouer le jeu ou être pudibonde et s'enfuir, elle dégrafa alors son soutien gorge.

Pour une fois qu'il lui arrivait quelque chose d'insolite, d'artistique, d'inattendu qui pourrait la sortir d'une routine abrutissante, frustrante socialement, elle n'allait pas comme d'habitude se rétracter dans sa coquille.

Depuis des années, malgré le nombre de collègues côtoyés ou de patients rencontrés, elle avait constaté que pour elle, le véritable lien social était illusoire. À trente et un ans, investie corps et âme dans ses études puis dans son boulot d'infirmière, elle aspirait confusément à autre chose qu'un quotidien gris et déprimant. Les œillades masculines, les compliments ou

les réflexions salaces n'avaient pas de prise. Les invitations renouvelées, autour de la machine à café, par de jeunes internes fringants et empressés la laissaient de marbre. Bien sûr les déjeuners ou les weekends avec sa sœur et sa petite famille, à la campagne, étaient de vivifiantes bouffées d'oxygène, mais le drame qu'elle avait vécu l'avait amputée d'une partie d'elle-même, de sa sensibilité profonde. Elle ne cherchait pas à plaire. Peu importe si on appréciait ou pas sa belle chevelure châtain, toujours retenue en queue de cheval ou ses taches de rousseur que le soleil avivait...

Déterminée, plantée devant le chevalet, insolemment impudique, Alice les bras ballants, attendait d'éventuelles consignes. Poser topless n'était pas pire que bronzer sur la plage des Sables et ne lui posait aucun problème. Elle tirait même une certaine fierté de sa poitrine aux tétons arrogants, indifférente aux regards envieux de ses voisines de plage qui la détaillaient cyniquement à la recherche de vaines cicatrices.

— *De profil, votre épaule gauche vers moi, la main droite posée sur la statue, vous me regardez. L'autre main ouverte... L'air interrogateur comme si vous me disiez « Qu'est ce que tu fais, je t'attends ? » Mais, on mettra votre expression au point un peu plus tard ! Votre main doit être plus basse que votre sein et votre pied, vers moi en pointe...*

Et à grands coups de fusain, Xavier inscrivit alors les contours de son modèle sur la toile. Après une pensée fugitive pour sa patiente qui, à l'étage au dessus, devait s'impatienter, Alice se mit à contempler sur le mur d'en face, un œil qui lui faisait face et qui à la longue, en l'hypnotisant, donnait l'impression de vouloir la sonder...

Un œil énorme, stylisé en noir et blanc la scrutait : « CONNAIS TOI TOI MÊME... » était le conseil, écrit en capitales, qui interpellait sans ménagement le visiteur surpris et désarmé.

— *On peut parler quand on pose ?*

— *Désolé, mais ce n'est pas de la peinture en bâtiment ! Je ne peux pas anticiper mes coups de pinceaux, projeter mon modèle et répondre à vos questions ! On parle avant, on parle après... J'en ai encore pour un quart d'heure. Tenez bon !*

La sueur qui perlait à son front témoignait de sa grande concentration et elle n'insistât pas. Elle venait simplement de remarquer qu'il était gaucher, dépourvu de toute bague ou alliance.

Une curiosité bien féminine l'amenait également à détailler à l'entour les bibelots ou les indices révélateurs des goûts du maître ou... de la maitresse des lieux. Mais son regard revenait inexorablement vers le grand mur derrière le piano. Cet œil qui la toisait était-ce le fait du peintre? Pourquoi donnait-il un conseil aussi impérieux ? Tellement de gens passent leur vie sans jamais faire un retour sur eux mêmes, sans savoir qui ils sont vraiment... En quoi se connaître peut-il être intéressant ? Se connaître pour qui ? Pour elle ? Pour les autres ? L'avenir du petit monde alentour de soi pourrait-t-il s'en trouver changé...?

Alice en était là de ses réflexions pseudo-philosophiques lorsque, juste avant que sa position ne se transforme en crampe, Xavier se redressât et en penchant la tête, un œil sur sa toile, un œil sur son modèle dans un va et vient évaluateur, il annonçât avec un large sourire:

—*On a bien travaillé ! Vous pouvez-vous rhabiller! Vous aviez des questions... ?*

—*Ah, non, là, je suis trop en retard, on verra plus tard !*

Elle voulut jeter un coup d'œil à la toile, mais il l'avait déjà ôtée du chevalet et collée contre celles qui s'amoncelaient derrière lui. En le frôlant presque, elle estima qu'avec une tête de plus qu'elle, il devait bien faire son mètre quatre vingt dix. Souriant, en nettoyant des pinceaux, après avoir surpris la curiosité d'Alice, il ajouta d'une voix douce :

—*Jamais avant que ce soit fini!*

*Si vous en êtes d'accord on pourrait se voir non pas demain, mais après demain. Même heure si possible ? En tout cas, félicitations, pour une première pose, ça s'est très bien passé.*

*Au niveau de vos indemnités, je vous paye en quinzaine... OK ?*

—*Peu m'importe! Pour après demain, je devrais pouvoir m'arranger.*

C'était sorti spontanément, sans y avoir vraiment réfléchi... Inconsciemment, elle acceptait.

En trafiquant ses pinceaux et les pots d'essence, accroupi près du chevalet, sans la quitter des yeux, Xavier la remerciât encore une fois.

Tête basse, préoccupée, Alice sortit et prit les escaliers. En priorité, il lui fallait maintenant s'occuper de la dernière patiente de la matinée, de cette pauvre Mme Dumont en particulier !

Au cinquième, cette fois-ci !

Etre restée figée autant de temps, captive de la pose et de cet œil, l'avait engourdie. Elle sentait le besoin de bouger, de s'échapper de ce regard inquisiteur qui, tout au fond de sa rétine la fixait encore. Pourquoi se sentir gênée par ce "*Connais toi toi même*" ? Suggérait-il

de faire le point, de s'analyser et faire le point pour devenir libre ? Oui, peut être, même libre de retourner dans sa coquille! Et alors, pourquoi pas ! Pour se sécuriser et revenir dans sa zone de confort? Oui, tout en étant libre de le faire...ou pas ! Pourquoi n'avait-elle pas avoué qu'elle avait un emploi du temps chargé qui ne lui permettait pas cette sorte de loisir ? Ce serait tellement plus simple. Oh, puis après tout peu importe ! C'est une aventure acceptée qui s'annonçait à coup sûr avec des surprises et des fantaisies propres à rompre la routine...

Ses rythmes biologiques décalés l'obligeaient à récupérer en pleine journée pour reprendre le service hospitalier le lendemain à 19h30 et tenir, certains jours, jusque passée la relève du lendemain matin...

Une pure folie, dans ces conditions, que de s'obstiner à entretenir une clientèle privée!

Cette « nuit » là, elle dormit peu et mal, revivant cent fois l'intermède chez le peintre! Son sommeil fût agité de rêves aux situations scabreuses. Sur la toile les pinceaux virevoltaient seuls, sans maître, inondant la toile de formes et de couleurs baroques; le piano s'animait, le clavier se gondolait, laissant s'envoler les touches qui portaient en papillons noirs et blancs emplissant l'air de notes cristallines...

Au réveil, elle se rendit compte qu'en fait elle ignorait tout de lui, sauf qu'il se prénomrait Xavier.

Le surlendemain, ponctuelle, comme elle appréciait qu'on le soit, Alice en ouvrant la porte gauche du 4ème étage crut défaillir...

Le piano résonnait d'un prélude de Bach qui la figeât, faisant surgir immédiatement de cruels souvenirs. Interloquée et émue, adossée à la porte, les larmes emplirent ses yeux. Cette musique était comme une agression qui aurait voulu la frapper au cœur !

C'est sa mère aux doigts nerveux et virevoltants, qu'elle revoyait et entendait, avec elle à ses côtés, s'essayant au jeu à quatre mains... Le prélude achevé, le charme fut rompu par une Marche turque hésitante, laborieuse. Elle ne put s'empêcher:

— *Ah non, pitié! Mozart ne mérite pas ce massacre !*

— *Je me croyais seul, désolé! C'est un morceau qui m'a toujours posé problème, soupirât-il. Mais Alice pourquoi ces larmes...? Vous savez, Wolfgang est enterré bien loin d'ici, il n'a pas dû m'entendre! Il sait que la raideur de mes doigts de peintre serrant constamment le pinceau à gauche et la palette à droite, ne favorise pas l'octave...*

En se rapprochant du piano, Alice vit que le tabouret de pianiste était plutôt une banquette, identique à celle que sa mère et elle utilisaient. Pensive, elle ne put s'empêcher de caresser le Steinway du bout des doigts, d'effleurer le clavier et de s'asseoir...

Xavier la scrutait, essayant de comprendre

— *Et si vous me disiez pourquoi ces larmes? Vous aimez la musique, Alice ? La musique classique?*

Elle mit du temps avant de répondre, pensive, puis convaincue, à ses côtés, elle lança:

— *La musique c'est mon enfance, ma jeunesse, ma mère...*

Les notes la provoquant, ses doigts se mirent à s'agiter, impatients de se retrouver dans des accords fusionnels.

Dix années de Conservatoire venaient de ressurgir avec l'omniprésence de sa mère qui, depuis son enfance avait tenu contre vents et marées, à ce qu'elle fasse, comme elle, l'apprentissage du piano. Toujours curieuse de la teneur du cours qu'elle venait de suivre, une fois rendues chez elles, sa mère multipliait les applications sur la même thématique. Son père, voyageur de commerce étant souvent absent, le temps n'existait plus alors qu'à travers Chopin ou De Bussy avec des duos pleins d'émulation. Le piano, la musique devaient être toute sa vie... Le sort en avait décidé autrement.

Repliée sur elle même depuis la disparition de ses parents, elle portait sa croix en assumant son chagrin et l'injustice de la vie, comme une fatalité incontournable ou une rédemption acceptée. Elle ne pensait pas que ses parents qui avaient organisé un cocon familial heureux autour de leurs deux filles, eux qui avaient tellement de points communs, pouvaient être également les victimes de la routine, usés par trente ans de mariage...

Aux disputes fréquentes, aux aigreurs des échanges, Alice tenace, avec la complicité de sa sœur, les avait implorés de faire un effort, de ne pas briser ce foyer auquel elles tenaient tant.

Elle avait même organisé un weekend de retrouvailles à Deauville pour le festival...

Jamais elle n'aurait pu imaginer qu'un chauffard ivre, à vingt kilomètres de la maison les percuterait de face après s'être endormi...

Alors n'y tenant plus, c'est avec rage et pugnacité qu'elle attaqua la Marche turque. Xavier, éberlué à ses côtés admirait sa virtuosité et sa maîtrise... Mozart y gagnait une subtilité toute féminine que rien ne pouvait comparer à ce qu'il avait essayé de jouer auparavant. Apaisée et rassurée elle asséna l'ultime note et se mit volubile, à tout raconter au peintre abasourdi:

—... à leur mort, j'ai tout abandonné, j'ai vendu le piano, je n'ai plus retouché un instrument pendant dix ans, jusqu'à aujourd'hui. Je me suis réorientée vers le secours, vers le milieu médical et j'ai vécu avec ma culpabilité de les avoir envoyés à la mort !

Xavier, respectueux, plein d'empathie, se garda bien de rompre le silence.

— *Quand je me rends sur leur tombe, c'est à chaque fois un nouveau châtement... "L'œil était dans la tombe et regardait Caïn" Vous connaissez? J'ai même pensé à devenir Carmélite, mais, ma foi s'est avérée insuffisante!*

— *Alice, un psy aurait pu vous aider! Vous êtes entrée dans une culpabilisation outrancière capable de vous détruire...*

— *Cet œil immense, dessiné sur le mur derrière nous, m'a interpellé à son tour avant hier. Je crois qu'il m'a aidée. Il m'a permis de franchir le pas de la rédemption, de croire ma sœur et ceux qui m'incitaient à sortir de ma torpeur culpabilisante. Avec l'expérience de ce matin je peux à nouveau croire en la musique!*

La regardant droit dans les yeux, et en lui prenant la main Xavier ajouta:

— *Les expériences douloureuses du passé nous marquent d'une empreinte durable, c'est cela qui nous empêche de nous connaître vraiment nous mêmes. Nous ne pouvons pas avancer correctement dans la vie en nous méfiant toujours de tout et en ayant perdu toute confiance en nous... Alice, il ne faut pas vous réfugier dans le passé parce que c'est ce qui vous bloque, ce qui nous bloque, et ce blocage nous empêche ainsi de nous connaître nous mêmes.*

*Apprendre à se connaître, ce n'est pas seulement ajouter des savoirs, mais c'est surtout enlever des obstacles.*

Sur ces mots une voix féminine et légère venue du fond du couloir s'éleva tout à coup:

— *Ô mon fils, je te reconnais bien là, et tu sais de quoi tu parles. Ma chère Alice, vous pouvez lui faire confiance!*

Venant du fond de l'appartement, Mme Dumont, sa patiente octogénaire avançait à petits pas.

— *Je crois que vous connaissez ma mère, nous n'en n'avons pas encore parlé, vous étiez tellement pressée avant hier... Mes parents, dont mon père architecte, ont construit cet immeuble voilà une trentaine d'années et ils s'étaient réservés ces deux appartements en duplex que vous connaissez maintenant. J'ai fait de celui-ci mon atelier, mon lieu de vie et le piano... C'est toute une histoire!*

— *Non, Alice, c'est très simple! Je m'appelle Hélène Dumont-Cassadessus et les rhumatismes déformants pour lesquels vous me piquez tous les deux jours sont dûs aux concerts de par le*

*monde et aux innombrables heures d'enseignement de toute une vie. Si nous avions pu bavarder un peu, ajouta la vieille dame, car vos visites, ma petite Alice, se font toujours au pas de charge, j'aurais pu vous parler d'une brillante élève que j'ai eue: Claire, votre mère! Mais...Votre "Marche turque" si enlevée, si maîtrisée ne pouvait me laisser indifférente et m'a rappelée la signature de votre maman. J'ai entendu vos explications. Tout cela est bien triste, mon enfant, et contre les aléas de la vie, il ne faut pas vous sentir coupable.*

*Xavier a eu pour compagne une autre de mes plus brillantes élèves, celle qui m'a remplacé alors que la maladie gagnait du terrain. Elle est partie il y a un an, toujours pour la musique, avec le grand chef d'orchestre italien Monteverdi, abandonnant compagnon et piano!*

Alice se rendit compte que sa main était toujours blottie dans celles de Xavier, et que ce contact, joint aux belles paroles qu'elle venait d'entendre lui faisait un bien fou. Une surpression intérieure qui la parasitait depuis si longtemps avait soudainement disparu. L'apaisement viendrait-il enfin?

*— Ma chère Alice, comme vous le voyez nous ne sommes pas aujourd'hui en situation ni de peindre, ni de poser, mais sachez cependant que j'ai avancé le tableau...*

Elle entendait sa voix basse de façon lointaine, se rendant compte du bien que lui faisait leur présence et qu'il lui fallait maintenant privilégier cette situation, dire non à une vie professionnelle qui l'épuisait, retrouver la musique et faire confiance à l'homme au catogan...

*— (...) je dois d'ailleurs présenter dix tableaux à la biennale de Genève à la fin du mois prochain! C'est une invitation pour deux personnes... Comme qui dirait pour le peintre et sa muse! Oh, oh! Alice vous m'entendez ?*